

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Sacerdoce et célibat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 271-274

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Sacerdoce et célibat*

Que de polémiques suscite ce sujet, que d'arguments pour et contre ! Rester sur un plan purement conceptuel et abstrait ne conduit pas bien loin. Mais comment s'y prendre, sans profaner « le secret du roi » ? Comment faire comprendre alors que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes ?

René Laurentin cite un propos de Newman qui exprime parfaitement cela : « Quelle mère, quel mari ou quelle épouse, quelle jeune fille ou quel jeune homme amoureux ne se laissent dicter par leur tendresse mille folies qu'ils rougiraient de laisser entendre à un étranger, et qui pourtant sont bien accueillies par ceux auxquels on les destine ? Quelquefois on a l'imprudence de les écrire ; quelquefois les journaux s'en emparent. Alors ce que la voix, le regard, la spontanéité du cœur auront rendu charmant, n'offre plus, froidement étalé aux yeux de la foule, qu'un affligeant spectacle. Ainsi en est-il des sentiments de dévotion. Des pensées et des paroles brûlantes prêtent autant à la critique qu'elles les dépassent. » Oui, le célibat du prêtre est un geste brûlant de la dévotion de l'Eglise pour son Créateur et Seigneur, autant que pour son œuvre de salut.

Si nous lisons l'Ancien Testament, nous ne tardons pas à remarquer que la fécondité est d'abord le fruit d'une bénédiction de Dieu accordée à l'humanité. Tenant dans ses bras Caïn, son premier-né, Eve s'écrie : « J'ai acquis un fils **de par** Yahvé. »

Puis, la fécondité apparaît comme le fruit des promesses faites à Abraham. En sorte que, au long des générations, la fécondité humaine en Israël avait cette valeur suprême de préparer la venue du Messie : elle constituait **son enracinement charnel**.

Dans une telle perspective, la stérilité ne pouvait être ressentie que comme un profond mal, qui contredisait le projet créateur de Dieu autant que son Alliance avec son peuple. Un être stérile symbolisait l'humanité pécheresse ou le peuple infidèle, coupés de la source éternelle de vie : Yahvé, le Vivant.

Lui seul pouvait donc triompher de ce mal, anticipation de la mort. Que de femmes stériles, dans l'Ancien Testament, deviennent mères de par la toute-puissante et fidèle miséricorde divine : Sarah mère d'Isaac, Rébecca mère (d'Esau et) de Jacob, Rachel mère de Joseph : les trois patriarches, les fondateurs de l'Histoire sainte, sans compter la mère de Samuel ou d'Absalon. Tous ces enfants, nés grâce au secours de Yahvé, annonçaient déjà, à leur manière, la venue du Messie, dont ils assuraient la réalité humaine, concrète et charnelle, tout en orientant résolument les regards vers la source unique de la vie.

Marie est d'abord stérile, non point par un défaut naturel, mais par une décision libre : sa réponse à l'ange « ... je ne connais pas d'homme » le laisse clairement entendre, si l'on se souvient du fait qu'elle est déjà fiancée à Joseph et du sens prégnant que le verbe « connaître » détient dans la mentalité sémitique. Pourquoi cette étrange décision ? Sans doute, faut-il la situer dans la lignée spirituelle la plus profonde d'Israël. Marie constituait comme le condensé de toute l'aspiration d'Israël, de toute son espérance en Celui qui seul pouvait « venir au secours de l'impuissance (de la descendance de David) à mettre au monde le fruit de la promesse, comme il vint jadis au secours d'Abraham » (D. Barthélémy dans ABC II, 2) et de tant d'autres. Ignorant, sans doute, tout de ce qui l'attendait, Marie, dans une intuition de l'Esprit, voulait se placer résolument du côté de **l'enracinement spirituel** du Messie, qui devait venir d'en-haut.

Ces rappels ne pourraient-ils pas nous aider à mieux saisir le sens, la valeur et en même temps la nécessité intérieure du célibat sacerdotal ? Ne devrait-il pas être envisagé et vécu dans la ligne de Marie ? Non pas comme une surcharge (arbitraire et contraignant de l'extérieur) du sacrement de l'ordre, mais comme une décision profondément spirituelle et libre pour assumer en plénitude la mission sacerdotale ? La vocation du prêtre n'est-elle pas de « faire » le corps du Seigneur Ressuscité : son corps mystique et son corps eucharistique ? Comme Marie fut appelée à faire le corps charnel du Verbe, en laissant l'Esprit agir, en elle et par elle, divinement ?

Cela rejoint les affirmations traditionnelles relatives au vœu de chasteté : le célibat sacerdotal revêt lui aussi une dimension eschatologique ; il permet au corps du Christ ressuscité d'être dès ici-bas toujours plus semblable à lui-même, tel qu'au ciel où disparaissent les distinctions homme / femme. Le prêtre de par son célibat constitue une manière d'ouverture par où s'infiltré ici-bas des rayons de la gloire du Ressuscité, et par où nous pouvons deviner ce vers quoi tend l'humanité : le Christ-Total, où Dieu sera tout en tous.

Si le sacrement du mariage est un sacrement de l'humanité en marche vers la plénitude de la charité universelle, en soi, le célibat sacerdotal anticipe cette plénitude. Il est donc au service des époux, maintenant cette tension vers le terme. Mais il est aussi au service du sacrement de l'ordre, rappelant au prêtre que sa vocation est de vivre tout entier au service de cette gloire divine qui tend insensiblement à pénétrer l'Eglise, l'humanité pour en faire son Temple. La stérilité volontaire se met au service d'une fécondité proprement et uniquement divine.

Face au mariage, le célibat sacerdotal est appelé à maintenir de façon presque visible cette tension vers la gloire ; face au sacerdoce, il rappelle que le prêtre est ordonné à la constitution du corps du Christ ressuscité, en lui étant le plus uni possible, le moins dissemblable possible ; ou encore qu'il doit permettre au Ressuscité de se faire un corps, par le moyen du ministère sacerdotal.

Par ailleurs, au service du sacerdoce baptismal du chrétien, le prêtre ne peut vivre autrement que comme le pèlerin du Père, à la manière de Jésus de Nazareth. Il ne peut donc rien « fonder » pour lui-même. Sans cesse, on l'invite à rester, et il va ailleurs : « je suis sorti pour cela ». Voilà pourquoi d'une certaine manière, il ne peut que toujours décevoir ceux qui lui sont proches, car il s'efforce de répondre à l'appel qui l'entraîne ailleurs : tant d'autres frères attendent, espèrent — sans bien le savoir, souvent — la Parole créatrice du Père. Va-t-il les frustrer ? Plus les années, les rencontres, les relations se multiplient et moins il désire avoir d'attaches humaines. Infidèle, apparemment, par fidélité ! Fidélité profonde à l'homme et au Seigneur. Non point qu'il soit sans cœur, mais son cœur est tout entier livré, ouvert au Royaume, donnant ainsi au Royaume une dimension concrète, tendre, spirituellement charnelle et charnellement spirituelle. Quelle attention, quel délicat respect Notre Seigneur vouait à chacun en particulier. Néanmoins, il poursuivait son chemin — que sont devenus tant de personnages rencontrés un jour et dont l'Evangile ne dit plus rien ? Le seul souci du Christ était de révéler le Père en s'effaçant, en disparaissant, en allant plus loin. Cette attitude dilatait le cœur de ceux qu'il quittait (s'ils ne se repliaient pas sur eux-mêmes, bien sûr, mais s'abandonnaient à l'impulsion donnée). Il les ouvrait à une autre dimension : celle de la famille de Dieu, constituée de ceux et celles qui font la volonté du Père.

Autrefois, le prêtre était beaucoup plus séparé, mis à part, un peu assimilé au religieux cloîtré. Aujourd'hui, il est beaucoup plus mêlé et on voudrait qu'il

passé inaperçu. Or ce qui le distingue outrageusement, c'est — plus que la soutane ! — son célibat. « Il fait problème » comme on dit. Il est, de par son célibat, semblable à la partie visible d'un symbole. Mais du moment que les hommes oublient, négligent ou méprisent l'autre partie — invisible — du symbole, le célibat devient cause d'irritation, de moquerie et de refus. Rien d'étonnant là.

La « stérilité » du célibat sacerdotal n'est pas le signe d'une situation de péché où se trouverait l'humanité, mais, choisie, accueillie, ouverte, elle est le signe offert à tous du salut, à tous, c'est-à-dire à commencer par le prêtre lui-même.

Gabriel Ispérian